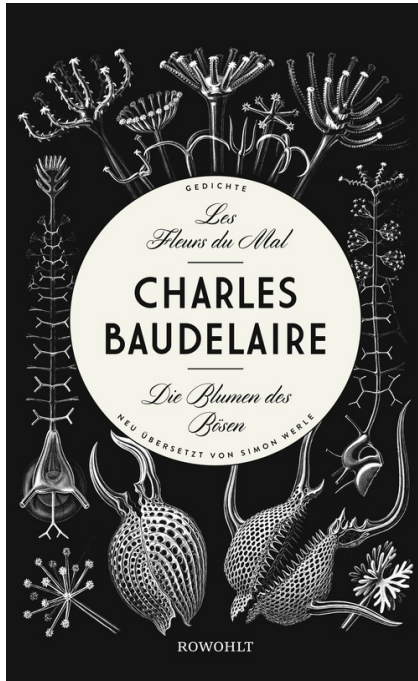


Leseprobe aus:



ISBN: 978-3-498-00677-8

Mehr Informationen zum Buch finden Sie auf www.rowohlt.de.

Les Fleurs du Mal
Charles Baudelaire

Die Blumen des Bösen
Aus dem Französischen von Simon Werle

Rowohlt

1. Auflage August 2017
Copyright © 2017 by Rowohlt Verlag GmbH,
Reinbek bei Hamburg
Lektorat Kristian Wachinger
Buchinnengestaltung Joachim Düster
Satz aus der Centennial und Nobel
bei Dörlemann Satz, Lemförde
Druck und Bindung CPI books GmbH, Leck, Germany
ISBN 978 3 498 00677 8

Inhalt

LES FLEURS DU MAL DIE BLUMEN DES BÖSEN

1.1. Kapitel

AU LECTEUR

SPLEEN ET IDÉAL

TABLEAUX PARISIENS

LE VIN

FLEURS DU MAL

RÉVOLTE

LA MORT

SPLEEN UND IDEAL

PARISER BILDER

DER WEIN

BLUMEN DES BÖSEN

AUFRUHR

DER TOD

LES ÉPAVES STRANDGUT

CXXVII LE COUCHER DU SOLEIL ROMAN-
TIQUE

PIÈCES CONDAMNÉES

GALANTRIES

ÉPIGRAPHES

PIÈCES DIVERSES

BOUFFONNERIES

NEU IN DER DRITTEN AUSGABE

CXLIX À THÉODORE DE BANVILLE

CL LE CALUMET DE PAIX

CLI LA PRIÈRE D'UN PAÏËN

CLII LE COUVERCLE

CLIII L'EXAMEN DE MINUIT

CLIV MADRIGAL TRISTE

CLV L'AVERTISSEUR

CLVI LE REBELLE

CLVII BIEN LOIN D'ICI
CLVIII LE GOUFFRE
CLIX LES PLAINTES D'UN ICARE
CLX RECUEILLEMENT
CLXI LA LUNE OFFENSÉE
CLXII ÉPIGRAPHE POUR UN LIVRE CONDAM-
NÉ
CXXVII ROMANTISCHER SONNENUNTER-
GANG
VERBOTENE GEDICHTE
GALANTE GEDICHTE
EPIGRAPHE
VERMISCHTE GEDICHTE
SCHERZGEDICHTE

Anhang

Zur Übersetzung

Zum Text

Alphabetisches Verzeichnis - französisch

Alphabetisches Verzeichnis - deutsch

AU POÈTE IMPECCABLE
AU PARFAIT MAGICIEN ÈS LETTRES FRANÇAISES
À MON TRÈS-CHER ET TRÈS-VÉNÉRÉ
MAÎTRE ET AMI
THÉOPHILE GAUTIER
AVEC LES SENTIMENTS
DE LA PLUS PROFONDE HUMILITÉ
JE DÉDIE
CES FLEURS MALADIVES
C. B.

DEM UNTADELIGEN POETEN
DEM VOLLENDETEN WORTMAGIER
DER FRANZÖSISCHEN DICHTUNG
MEINEM SEHR LIEBEN UND HOCHVEREHRTEN
MEISTER UND FREUND
THÉOPHILE GAUTIER
WIDME ICH
MIT DEN GEFÜHLEN
MEINER TIEFSTEN DEMUT
DIESE KRÄNKELNDEN BLUMEN
C. B.

AU LECTEUR

La sottise, l'erreur, le péché, la lésine,
Occupent nos esprits et travaillent nos corps,
Et nous alimentons nos aimables remords,
Comme les mendiants nourrissent leur vermine.

Nos péchés sont têtus, nos repentirs sont lâches;
Nous nous faisons payer grassement nos aveux,
Et nous rentrons gaiement dans le chemin bourbeux,

Croyant par de vils pleurs laver toutes nos taches.

Sur l'oreiller du mal c'est Satan Trismégiste
Qui berce longuement notre esprit enchanté,
Et le riche métal de notre volonté
Est tout vaporisé par ce savant chimiste.

C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent!
Aux objets répugnants nous trouvons des appas;
Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas,
Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent.

Ainsi qu'un débauché pauvre qui baise et mange
Le sein martyrisé d'une antique catin,
Nous volons au passage un plaisir clandestin
Que nous pressons bien fort comme une vieille orange.

Serré, fourmillant, comme un million d'helminthes,
Dans nos cerveaux ribote un peuple de Démons,
Et, quand nous respirons, la Mort dans nos poumons
Descend, fleuve invisible, avec de sourdes plaintes.

Si le viol, le poison, le poignard, l'incendie,
N'ont pas encor brodé de leurs plaisants dessins
Le canevas banal de nos piteux destins,
C'est que notre âme, hélas! n'est pas assez hardie.

Mais parmi les chacals, les panthères, les lices,
Les singes, les scorpions, les vautours, les serpents,
Les monstres glapissants, hurlants, grognants, rampants,
Dans la ménagerie infâme de nos vices,

Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde!
Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes ni grands cris,
Il ferait volontiers de la terre un débris

Et dans un bâillement avalerait le monde;

C'est l'Ennui! - l'œil chargé d'un pleur involontaire,
Il rêve d'échafauds en fumant son houka.

Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat,

- Hypocrite lecteur, - mon semblable, - mon frère!

SPLEEN ET IDÉAL

I BÉNÉDICTION

Lorsque, par un décret des puissances suprêmes,
Le Poète apparaît en ce monde ennuyé,
Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes
Crispe ses poings vers Dieu, qui la prend en pitié:

- «Ah! que n'ai-je mis bas tout un nœud de vipères,
Plutôt que de nourrir cette dérision!
Maudite soit la nuit aux plaisirs éphémères
Où mon ventre a conçu mon expiation!

Puisque tu m'as choisie entre toutes les femmes
Pour être le dégoût de mon triste mari,
Et que je ne puis pas rejeter dans les flammes,
Comme un billet d'amour, ce monstre rabougri,

Je ferai rejaillir ta haine qui m'accable
Sur l'instrument maudit de tes méchancetés,
Et je tordrai si bien cet arbre misérable,
Qu'il ne pourra pousser ses boutons empestés!»

Elle ravale ainsi l'écume de sa haine,
Et, ne comprenant pas les desseins éternels,
Elle-même prépare au fond de la Géhenne
Les bûchers consacrés aux crimes maternels.

Pourtant, sous la tutelle invisible d'un Ange,
L'Enfant déshérité s'enivre de soleil,
Et dans tout ce qu'il boit et dans tout ce qu'il mange

Retrouve l'ambrosie et le nectar vermeil.

Il joue avec le vent, cause avec le nuage,
Et s'enivre en chantant du chemin de la croix;
Et l'Esprit qui le suit dans son pèlerinage
Pleure de le voir gai comme un oiseau des bois.

Tous ceux qu'il veut aimer l'observent avec crainte,
Ou bien, s'enhardissant de sa tranquillité,
Cherchent à qui saura lui tirer une plainte,
Et font sur lui l'essai de leur férocité.

Dans le pain et le vin destinés à sa bouche
Ils mêlent de la cendre avec d'impurs crachats;
Avec hypocrisie ils jettent ce qu'il touche,
Et s'accusent d'avoir mis leurs pieds dans ses pas.

Sa femme va criant sur les places publiques:
«Puisqu'il me trouve assez belle pour m'adorer,
Je ferai le métier des idoles antiques,
Et comme elles je veux me faire redorer;

Et je me soulerai de nard, d'encens, de myrrhe,
De génuflexions, de viandes et de vins,
Pour savoir si je puis dans un cœur qui m'admire
Usurper en riant les hommages divins!

Et, quand je m'ennuierai de ces farces impies,
Je poserai sur lui ma frêle et forte main;
Et mes ongles, pareils aux ongles des harpies,
Sauront jusqu'à son cœur se frayer un chemin.

Comme un tout jeune oiseau qui tremble et qui palpite,
J'arracherai ce cœur tout rouge de son sein,
Et, pour rassasier ma bête favorite,

Je le lui jetterai par terre avec dédain!»

Vers le Ciel, où son œil voit un trône splendide,
Le Poète serein lève ses bras pieux,
Et les vastes éclairs de son esprit lucide
Lui dérobent l'aspect des peuples furieux:

- «Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés
Et comme la meilleure et la plus pure essence
Qui prépare les forts aux saintes voluptés!

Je sais que vous gardez une place au Poète
Dans les rangs bienheureux des saintes Légions,
Et que vous l'invitez à l'éternelle fête
Des Trônes, des Vertus, des Dominations.

Je sais que la douleur est la noblesse unique
Où ne mordront jamais la terre et les enfers,
Et qu'il faut pour tresser ma couronne mystique
Imposer tous les temps et tous les univers.

Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre,
Les métaux inconnus, les perles de la mer,
Par votre main montés, ne pourraient pas suffire
À ce beau diadème éblouissant et clair;

Car il ne sera fait que de pure lumière,
Puisée au foyer saint des rayons primitifs,
Et dont les yeux mortels, dans leur splendeur entière,
Ne sont que des miroirs obscurcis et plaintifs!»

II

L'ALBATROS

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prendent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

À peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule!
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid!
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait!

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

III ÉLÉVATION

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par delà le soleil, par delà les éthers,
Par delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
Tu sillones gaiement l'immensité profonde
Avec une indicible et mâle volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides;
Va te purifier dans l'air supérieur,
Et bois, comme une pure et divine liqueur,
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
S'élançer vers les champs lumineux et sereins;

Celui dont les penses, comme des alouettes,
Vers les cieux le matin prennent un libre essor,
- Qui plane sur la vie, et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes!

IV CORRESPONDANCES

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laisserent parfois sortir de confuses paroles;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
- Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,

Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

V

J'aime le souvenir de ces époques nues,
Dont Phœbus se plaisait à dorer les statues.
Alors l'homme et la femme en leur agilité
Jouissaient sans mensonge et sans anxiété,
Et, le ciel amoureux leur caressant l'échine,
Exerçaient la santé de leur noble machine.
Cybèle alors, fertile en produits généreux,
Ne trouvait point ses fils un poids trop onéreux,
Mais, louve au cœur gonflé de tendresses communes,
Abreuvait l'univers à ses tetines brunes.
L'homme, élégant, robuste et fort, avait le droit
D'être fier des beautés qui le nommaient leur roi;
Fruits purs de tout outrage et vierges de gerçures,
Dont la chair lisse et ferme appelait les morsures!

Le Poète aujourd'hui, quand il veut concevoir
Ces natives grandeurs, aux lieux où se font voir
La nudité de l'homme et celle de la femme,
Sent un froid ténébreux envelopper son âme
Devant ce noir tableau plein d'épouvantement.
Ô monstruosité pleurant leur vêtement!
Ô ridicules troncs! torses dignes des masques!
Ô pauvres corps tordus, maigres, ventrus ou flasques,
Que le dieu de l'Utile, implacable et serein,
Enfants, emmaillota dans ses langes d'airain!
Et vous, femmes, hélas! pâles comme des cierges,
Que rongé et que nourrit la débauche, et vous, vierges,
Du vice maternel traînant l'hérédité
Et toutes les hideurs de la fécondité!

Nous avons, il est vrai, nations corrompues,
Aux peuples anciens des beautés inconnues:
Des visages rongés par les chancres du cœur,
Et comme qui dirait des beautés de langueur;
Mais ces inventions de nos muses tardives
N'empêcheront jamais les races malades
De rendre à la jeunesse un hommage profond,
- À la sainte jeunesse, à l'air simple, au doux front,
À l'œil limpide et clair ainsi qu'une eau courante,
Et qui va répandant sur tout, insouciant
Comme l'azur du ciel, les oiseaux et les fleurs,
Ses parfums, ses chansons et ses douces chaleurs!

VI LES PHARES

Rubens, fleuve d'oubli, jardin de la paresse,
Oreiller de chair fraîche où l'on ne peut aimer,
Mais où la vie afflue et s'agite sans cesse,
Comme l'air dans le ciel et la mer dans la mer;

Léonard de Vinci, miroir profond et sombre,
Où des anges charmants, avec un doux souris
Tout chargé de mystère, apparaissent à l'ombre
Des glaciers et des pins qui ferment leur pays;

Rembrandt, triste hôpital tout rempli de murmures,
Et d'un grand crucifix décoré seulement,
Où la prière en pleurs s'exhale des ordures,
Et d'un rayon d'hiver traversé brusquement;

Michel-Ange, lieu vague où l'on voit des Hercules
Se mêler à des Christs, et se lever tout droits
Des fantômes puissants qui dans les crépuscules

Déchirent leur suaire en étirant leurs doigts;

Colères de boxeur, impudences de faune,
Toi qui sus ramasser la beauté des goujats,
Grand cœur gonflé d'orgueil, homme débile et jaune,
Puget, mélancolique empereur des forçats;

Watteau, ce carnaval où bien des cœurs illustres,
Comme des papillons, errent en flamboyant,
Décors frais et légers éclairés par des lustres
Qui versent la folie à ce bal tournoyant;

Goya, cauchemar plein de choses inconnues,
De fœtus qu'on fait cuire au milieu des sabbats,
De vieilles au miroir et d'enfants toutes nues,
Pour tenter les démons ajustant bien leurs bas;

Delacroix, lac de sang hanté des mauvais anges,
Ombragé par un bois de sapins toujours vert,
Où, sous un ciel chagrin, des fanfares étranges
Passent, comme un soupir étouffé de Weber;

Ces malédictions, ces blasphèmes, ces plaintes,
Ces extases, ces cris, ces pleurs, ces *Te Deum*,
Sont un écho redit par mille labyrinthes;
C'est pour les cœurs mortels un divin opium!

C'est un cri répété par mille sentinelles,
Un ordre renvoyé par mille porte-voix;
C'est un phare allumé sur mille citadelles,
Un appel de chasseurs perdus dans les grands bois!

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge

Et vient mourir au bord de votre éternité!

VII **LA MUSE MALADE**

Ma pauvre muse, hélas! qu'as-tu donc ce matin?
Tes yeux creux sont peuplés de visions nocturnes,
Et je vois tour à tour réfléchis sur ton teint
La folie et l'horreur, froides et taciturnes.

Le succube verdâtre et le rose lutin
T'ont-ils versé la peur et l'amour de leurs urnes?
Le cauchemar, d'un poing despotique et mutin,
T'a-t-il noyée au fond d'un fabuleux Minturnes?

Je voudrais qu'exhalant l'odeur de la santé
Ton sein de pensers forts fût toujours fréquenté,
Et que ton sang chrétien coulât à flots rythmiques,

Comme les sons nombreux des syllabes antiques,
Où règnent tour à tour le père des chansons,
Phœbus, et le grand Pan, le seigneur des moissons.

VIII **LA MUSE VÉNALE**

Ô muse de mon cœur, amante des palais,
Auras-tu, quand Janvier lâchera ses Borées,
Durant les noirs ennuis des neigeuses soirées,
Un tison pour chauffer tes deux pieds violets?

Ranimeras-tu donc tes épaules marbrées
Aux nocturnes rayons qui percent les volets?

Sentant ta bourse à sec autant que ton palais,
Récolteras-tu l'or des voûtes azurées?

Il te faut, pour gagner ton pain de chaque soir,
Comme un enfant de chœur, jouer de l'encensoir,
Chanter des *Te Deum* auxquels tu ne crois guère,

Ou, saltimbanque à jeun, étaler tes appas
Et ton rire trempé de pleurs qu'on ne voit pas,
Pour faire épanouir la rate du vulgaire.

IX LE MAUVAIS MOINE

Les cloîtres anciens sur leurs grandes murailles
Étalaien en tableaux la sainte Vérité,
Dont l'effet, réchauffant les pieuses entrailles,
Tempérait la froideur de leur austérité.

En ces temps où du Christ florissaient les semailles,
Plus d'un illustre moine, aujourd'hui peu cité,
Prenant pour atelier le champ des funérailles,
Glorifiait la Mort avec simplicité.

- Mon âme est un tombeau que, mauvais cénobite,
Depuis l'éternité je parcours et j'habite;
Rien n'embellit les murs de ce cloître odieux.

Ô moine fainéant! quand saurai-je donc faire
Du spectacle vivant de ma triste misère
Le travail de mes mains et l'amour de mes yeux?

X

L'ENNEMI

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,
Traversé çà et là par de brillants soleils;
Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage,
Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils.

Voilà que j'ai touché l'automne des idées,
Et qu'il faut employer la pelle et les râteaux
Pour rassembler à neuf les terres inondées,
Où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux.

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve
Trouveront dans ce sol lavé comme une grève
Le mystique aliment qui ferait leur vigueur?

- Ô douleur! ô douleur! Le Temps mange la vie,
Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur
Du sang que nous perdons croît et se fortifie!

[...]

DEM LESER

Der Sünde, Blindheit, Dummheit, Knauserei Gebresten
Zermürben unseren Körper und besetzen unseren Geist,
Und unsere traulichen Gewissensbisse päppeln feist
Wir auf, wie Straßenbettler ihre Ungeziefer mästen.

Verstockt ist unsere Sünde, Reue schwer zu wecken;
Wir heischen fetten Lohn, wenn wir die Schuld gestehn,
Um freudig weiter auf dem Weg des Schlamms zu gehn,
Im Glauben, feile Tränen wüschten alle unsere Flecken.

Satan Trismegistos wiegt auf dem Pfühl des Bösen
Ausgiebig unsern Geist in seines Zaubers Haft,
Und das gediegene Metall unserer Willenskraft
Weiß dieser kluge Chemiker zu Dunst zu lösen.

Der Teufel selber hält die Fäden, die uns führen!
Die abstoßendsten Dinge wecken unsern Appetit;
Zur Hölle steigen ab wir täglich Schritt für Schritt
Durch finstren Pesthauch, ohne Grauen zu verspüren.

Gleich einem armen Wüstling, der sich Kuss und Essen
Ersaugt aus einer greisen Hure Marterbrust,
Entwenden wir dem flüchtigen Nu geheime Lust,
Um sie wie eine uralte Orange auszupressen.

Wie Millionen Würmer, wimmelnd ins Gedärm gedrungen,
Zecht ein Dämonenheer in unseren Hirnen, dicht gedrängt,
Und wie ein unsichtbarer Fluss, sobald wir atmen, senkt
Der Tod dumpf klagend sich hinab in unsere Lungen.

Wenn Vergewaltigung, Dolch, Gift und Brand
Die schale Leinwand unserer kläglichen Geschieke
Noch nicht mit ihrem schmucken Bild besticken,
Dann weil sich unser Herz - ach! - nicht dazu ermannt.

Doch unter den Schakalen, Pantheren, Skorpionen,
Den Hunden, Affen, Geiern, Schlangen, dem Gezücht
Der Monster, das da faucht, knurrt, kreischt und kriecht
In der infamen Menagerie all unserer Perversionen,

Ist eins verworfener, böser, ekler noch zu nennen!
Obwohl es weder schlägt noch lauthals schreit,
Wäre die Erde zu zertrümmern es bereit
Und gern verschlänge es die Welt in einem Gähnen:

Der Überdruß! - Vom Lid verkniffene Tränen streichend,
Erträumt er sich Schafotte, da er seine Shisha raucht.
Dies feinsinnige Monster, Leser, kennst du auch,
Du heuchlerischer Leser, du mein Bruder, mir so gleichend!

SPLEEN UND IDEAL

I SEGEN

Wenn nach der hohen Mächte Schicksalsssprüchen
Der Dichter hier in der verdrossenen Welt erscheint,
Ballt seine Mutter ihre Faust mit lästerlichen Flüchen
Entsetzt zu Gott, der es dann gnädig mit ihr meint:

«Ach, warum hab ich nicht ein Knäuel von Schlangen
Entbunden, statt zu stillen diesen Jämmerling!
Verflucht die Nacht der Lust, so rasch vergangen,
In der mein Leib mein Strafgericht empfing!

Wo du doch unter allen Frauen mich erlesen,
Abscheu zu sein für meinen trübseligen Mann,
Und ich - wie einen Liebesbrief - dies Krüppelwesen
Nicht wieder in die Flammen werfen kann,

Will deinen Hass, der mich verfolgt, ich lenken
Auf das verfluchte Werkzeug deiner Grausamkeit
Und diesen Jammerbaum werde ich so verrenken,
Dass er niemals seine verdorbenen Knospen treibt! »

Sie schickt, den ewigen Ratschluss nicht erkennend,
Den Schaum des Hasses so hinab den eigenen Mund
Und baut den Holzstoß, wo die Rabenmütter brennen,
Sich künftig selbst in der Gehenna tiefstem Grund.

Jedoch in eines Engels Hut auf unsichtbare Weise
Berauscht sich an der Sonne das enterbte Kind,
Der Knabe lernt, wie jedem Trank und jeder Speise

Er Purpurnektar und Ambrosia abgewinnt.

Er spielt mit Winden, spricht mit Wolken leise,
Vom Weg des Kreuzes singt er ganz verzückt;
Und jener Geist, der ihn geleitet auf der Pilgerreise,
Weint, da er ihn so fröhlich wie ein Waldvöglein erblickt.

Die, die er lieben will, betrachten ihn erschrocken
Oder versuchen, mutig ob seiner Gelassenheit,
Ihm eine Wehklage im Wettstreit zu entlocken,
Und proben so an ihm die eigene Grausamkeit.

Bevor er Brot und Wein zum Munde führte,
Mischen sie Asche, siechen Auswurf darin ein;
Sie schleudern, Heuchler, fort, was er berührte,
Den Schritt in seiner Spur sich nie verzeihend.

Sein Weib geht auf den Marktplatz, um zu johlen:
«Da er mir ja, weil ich ihm schön genug, Anbetung zollt,
Übe auch ich mich im Beruf der einstigen Idole,
Und lass wie sie mich wieder überziehn mit Gold;

Berauschen will ich mich am Weihrauch und am Weine,
An Kniefall, Narde, Myrrhe, Speise, Spezerei,
Zur Probe, ob im Herzen, das allein das meine,
Ich lachend auch die Göttin, der man huldigt, sei!

Sobald mir diese Lästerposen dann missfallen,
Ergreift ihn diese Hand, grazil und stark zugleich;
Und bald schon haben meine Nägel, Harpyienkrallen,
Die sichere Bahn gegraben, die sein Herz erreicht.

So wie ein junges Vögelchen, das bebt und zittert,
Reiß ich ihm dieses rote Herz aus seiner Brust,
Und werf voll Hohn, damit es meinen Liebling füttert,

Es diesem Tier am Boden vor zur Gaumenlust! »

Es hebt der Dichter fromme Arme unerschüttert
Gen Himmel, wo er strahlend einen Thron erblickt,
Indes sein klarer Geist, von Blitzen rings umwittert,
Den Anblick der erregten Scharen ihm entrückt:

«Lob sei dir, Gott, der uns das Leiden spendet
Als göttliche, all unsere Makel läuternde Arznei,
Es als die beste, lauterste Essenz uns sendet,
Damit der Starke für die heilige Lust gerüstet sei!

Ich weiß, mit einem Ehrenplatz wirst du begnaden
Den Dichter in dem Rang der heiligen Legionen,
Und dass du ihn zum ewigen Fest wirst laden
Mit Herrschaften und Tugenden und Thronen.

Ich weiß, im Schmerz allein lässt sich der Adel gründen,
Dem weder Erd noch Hölle jemals Abbruch tut;
Und weiß, den Kranz, den mystischen, für mich zu winden,
Erheischt von allen Zeiten, allen Welträumen Tribut.

Jedoch Palmyras längst versunkene Juwelen,
Metalle unbekannter Art und Perlen aus dem Meer,
Von Deiner eigenen Hand gefügt, würden verfehlen,
Was dieser Krone blendend hellen Glanz verklärt;

Denn einst wird sie aus reinem Licht gegossen,
Vom heiligen Herd geschöpft, der schuf den ersten Strahl,
Von welchem Menschaugen, gleich wie glanzumflossen,
Nichts sind als schwache Spiegel, blind und fahl! »

II

DER ALBATROS

Matrosen fangen - so vertreiben sie die Zeit -
Oft Albatrosse, Riesenvögel überm Ozean,
Des Schiffs Verfolger in gelassenem Geleit,
Wenn's überm bittren Abgrund zieht die Bahn.

Kaum haben sie hinunter auf die Planken sie gezerzt,
So lassen diese Könige des Azur, der Hoheit bar,
Die großen weißen Fittiche bejammernswert
Von ihren Flanken schleifen wie ein Ruderpaar.

Wie ist er plump und lahm, dieser geflügelte Trabant!
Er, jüngst so schön, wie lachhaft hässlich in der Schmach!
Der eine senkt den Schnabel ihm mit Pfeifenbrand,
Der andre äfft das Wrack, das flog, mit Hinken nach!

Der Dichter gleicht dem Prinzen auf der Wolken Thron,
Der jedes Schützen lacht und haust im Sturmeswehen;
Verbannt zu Boden und umbuht von lautem Hohn,
Verwehren seine Riesenschwingen ihm das Gehen.

III AUFSCHWUNG

Hoch über den Teichen, den Tälern, den Meeren,
Hoch über den Wäldern und Wolken und überm Gebirg,
Noch über die Sonne hinaus und des Äthers Bezirk,
Noch jenseits aller Schranken der bestirnten Sphären,

Regst du, mein Geist, dich mit Geschmeidigkeit,
Gleich einem Schwimmer, der sich aalt im Spiel der Wellen,
Die unermessenen Tiefen frohen Sinns durchschnellend
In unaussprechlicher und mannhafter Glückseligkeit.

Entfliege diesen Dünsten voller Seuchenkeime;
Such in der Luft der Höh dein klärendes Revier
Und trinke wie ein göttliches und reines Elixier
Das klare Feuer, das erfüllt die kristallinen Räume.

Hinter dem Überdruß und des gewaltigen Kummers Bann,
Die lastend auf das dunstverhangene Dasein drücken,
Wie glücklich, wer zu heiteren Feldern voll Entzücken
Und Licht auf starkem Fittich sich erheben kann;

Dessen Gedanken sich so wie die Lerchen schwingen
Hinauf gen Himmel frei in erster Morgenfrüh,
- Der übers Leben schwebt und deutet ohne Müh,
Was aus den Blumen spricht und aus den stummen Dingen!

IV **ENTSPRECHUNGEN**

Die Natur ist ein Tempel, aus lebenden Säulen erbaut,
Aus denen bisweilen verworrene Worte entweichen;
Der Mensch durchquert darin Wälder symbolischer Zeichen,
Die ihn beobachten mit Blicken, die ihm altvertraut.

Wie lange Echos, die in weiter Ferne sich verweben
In einer finsternen und tiefen Unzertrennlichkeit,
Gewaltig wie die Nacht und wie die Helligkeit,
Einander Düfte, Farben, Klänge Antwort geben.

An Düften gibt es die wie eines Kindes Leib so frisch,
Grün wie die Wiesen, süß wie die Oboen tönend,
- Und andere, verdorben, üppig und gebieterisch,

Die sich so weit wie grenzenlose Dinge dehnen,
Wie sie aus Ambra, Moschus und Benzoe dringen,
Der Sinne und des Geists Ekstasen zu besingen.

V

Der unvergessenen nackten Zeiten marmorne Gebilde,
Sie liebe ich, die Phöbus gern mit Gold umhüllte.
Es frönten damals Mann und Frau aus freier Brust
Ohne Befangenheit und ohne Lüge ihrer Lust
Und durften mit des Himmels Kuss im Rücken
Sich an des edlen Leibs gesundem Bau erquicken.
Kybele sah damals in üppiger Früchte Überfluss
Die eigenen Kinder nicht als Bürde mit Verdruss,
Sondern als Wölfin rings ihr schwellend Herz verschen-
kend,
Bot braune Brüste sie der ganzen Welt zur Tränke.
Mit Recht war stolz der Mann, stark, wohlgestalt,
Auf all die Schönen, denen er als König galt,
Von jedem Frevel freie Früchte, unzersplissen,
Mit glattem, festem Fleisch, Ziel spielerischen Bissen!

Wenn heutigentags der Dichter jener Ursprungswelt
Erhabenheit zu fassen sucht, wo unverstellt
Sich Mann und Frau in ihrer Blöße weisen,
Fühlt seine Seele er in finsterem Frost vereisen
Vor diesem schwarzen Bild, das so viel Schrecknisse ver-
eint.
O Missgestalten, deren jede nach Gewandung weint!
O Rumpfe, lächerlich! Der Masken würdige Büsten!
O Leiber, dürr oder mit Hängebauch und -brüsten,
Welche des Nutzens Gott mit ungerührter Hand
Bereits als Säuglinge in erzene Windeln band!
Und ach, ihr Weiber, bleich wie Kerzen anzuschauen,
Verzehrt, genährt vom Laster! Und ihr jungen Frauen,

Ihr tragt zum Lastererbe, von der Mutter aufgeprägt,
Die Schrecknisse, womit die Fruchtbarkeit euch schlägt!

Fürwahr besitzen wir verdorbene Nationen
Den Völkern der Antike unbekannte Attraktionen:
Gesichter, die des Herzens Krebsgeschwür zerfrisst,
Und Schönheit, die wohl nur morbid zu nennen ist.
Doch wird, was unsere Spätzeitmuseen auch erfinden,
Ein siechendes Geschlecht nie daran hindern,
Dass es der Jugend innigste Verehrung zollt,
- Der Jugend hehr mit schlichtem Sinn, der Stirne hold,
Dem klaren Blick, der wie ein Bergbach schimmert,
Die alles rings in ihrem Umkreis unbekümmert
Wie Vögel, Blumen und das blaue Himmelszelt
Mit ihrem Duft, mit ihrem Lied und ihrer Glut erhellt!

VI **DIE LEITSTERNE**

Rubens, Fluss des Vergessens, Garten der Trägen,
Pfühl frischen Fleisches, der Liebe zwar verwehrt,
Doch worin Leben strömt, sich unentwegt zu regen,
Wie im Himmel die Luft und im Meere das Meer;

Leonardo da Vinci, Spiegel finsterer Tiefen,
Wo reizende Engel mit Lächeln so süß
Und verrätselt erscheinen vor Schattenmassiven
Im Land, das Gletscher oder Wald umschließt;

Rembrandt, tristes Spital voll Flüsterzungen,
Allein von einem großen Kreuzifix geziert,
Wo weinend das Gebet dem Kot entsprungen,
Und jäh von einem Winterstrahl durchflirt;

Michelangelo, ortloser Ort, wo man sich Herkules
Vereinen sieht mit Christus und sich aufrecht recken
Gespenster voller Macht, die - dämmert es -
Durch Schweißstuchfetzen ihre langen Finger strecken;

Faustkämpfertobsucht, eines Fauns schamloses Tollen,
Du, der auch noch bei Gossenjungen Schönheit fand,
Vor Schwäche gelb, das Herz von Stolz geschwollen,
Puget, der Schwermut Kaiser im Zuchthäuslerland;

Watteau, ein Karneval, darin erlauchte Herzen
Umherflattern wie Schmetterlinge, schillernd bunt;
Kulissen luftig kühl, erhellt von Lüsterkerzen,
Die Wahn verströmen rings auf dieses Tanzes Rund;

Goya, ein Alp, erfüllt von Dingen, die verstören,
Von Fötussen, die man beim Hexensabbat brät,
Vetteln vorm Spiegel, nackt bestumpften Gören,
Die Masche straffend, dass sie die Dämonen lädt;

Delacroix, Blutsee, von böser Engel Scharen
Durchspukt, bedeckt von Tannenwald, stets grün,
Wo unter tristem Himmel seltsame Fanfaren
Wie Webers Moll-Akkorde dumpf vorüberziehn;

All diese Blasphemien, Klagen, Lästerungen,
Diese Ekstasen, Schreie, Tränen und Choräle,
Sind Klang, von tausend Labyrinth nachgesungen,
Sind Götteropium für der Todgeweihten Seele!

Sie sind ein Schrei, den tausend Posten weitersenden,
Kommando, das durch tausend Boten weiterhallt,
Sie sind ein Leuchtfeuer auf tausend Festungswänden,
Ein Ruf von Jägern, ganz verirrt im tiefsten Wald!

Denn niemals könnten, Herr, wir besser geben
Fürwahr ein Zeugnis, das für unsere Würde wirbt,
Als dieses Schluchzen, Zeit um Zeit durchbebend,
Bis glühend es am Ufer deiner Ewigkeit erstirbt!

VII **DIE KRANKE MUSE**

Was, arme Muse, tut heut Morgen, ach, dir weh?
Nachtmare sind's, die dir aus hohlen Augen schauen,
Und das, was ich auf deiner Haut sich spiegeln seh,
Sind, kalt und stumm, im Wechsel Wahn und Grauen.

Gossen der grüne Sukkubus, der Kobold rot
Das Bangen und Liebe dir aus ihrer Urne?
Hat dich des Alptraums Faust mit ehernem Gebot
Ertränkt in eines Märchenlands Minturnae?

Ich wollt, dein Busen, von gesundem Hauch umwallt,
Gewähre immer kraftvollen Gedanken Aufenthalt,
Und dass dein Christenblut so rhythmisch fließe,

Wie der antike Vers im Wohllaut seiner Füße,
Wo mal Apoll, der Vater des Gesangs, das Zepter führt,
Und mal der große Pan, der Feld und Frucht regiert.

VIII **DIE KÄUFLICHE MUSE**

O Muse meines Herzens du, die für Paläste schwärmt,
Wirst du, wenn Januar den Boreas schickt am Abend
Voll Schnee und Schwärze, dann ein Holzschreit haben,
Das dir die violetten Füße wieder wärmt?

Stellst nachts mit Strahlen, die durch deine Läden dringen,
Du deiner marmorierten Schultern Leben wieder her?
Spürst du den Gaumen trocken und die Börse leer,
Kannst du der blauen Sphären Gold herab dir singen?

Not tut, damit du dir dein täglich Abendbrot erringst,
Dass wie ein Chorknabe du Weihrauchkessel schwingst,
Um das *Te Deum*, an das du nicht glaubst, zu intonieren,

Oder als fastende Artistin deinen Reiz vorführst,
Dein Lachen, von den Tränen nass, die du kaschierst,
Nur um der Plebs so recht das Zwerchfell zu massieren.

IX DER SCHLECHTE MÖNCH

Auf großen Wänden boten alte Klausnereien
In Malereien dar der heiligen Wahrheit Sinn,
Und deren Wirkung milderte den Innereien
Der Frommen oft den Frost der strengen Disziplin.

Als noch in Blüte standen Christi Sämereien,
Nahm manch vergessener Mönch, einst viel beschrien,
Zur Werkstatt sich den Acker, den wir Leichen weihen,
Und widmete dem Ruhm des Tods sein schlichtes Mühn.

- Ein Grab ist meine Seele, das seit Ewigkeiten
Ich schlechter Zönobit bewohne und durchschreite;
Nichts zielt dieses verhassten Klosters kahle Wand.

O träger Mönch! Wann endlich wird mein Handeln
Dieses lebendige Schauspiel meiner Not verwandeln
In meiner Augen Liebe und das Werk aus meiner Hand?

X **DER FEIND**

Ein Sturm war meine Jugend nur und voller Finsternisse,
Von blendend hellen Sonnen hie und da durchblitzt;
So viel Verheerung brachten Donnerschlag und Regengüsse,
Dass wenig purpurrote Frucht mein Garten noch besitzt.

Nun, da den Herbst des Denkens ich erreiche,
Müssen die Schaufel und die Harke in die Pflicht,
Um neu die überschwemmten Böden auszugleichen,
In die das Wasser Löcher, tief wie Gräber, bricht.

Und wer weiß, ob die neuen Blumen, die ich träume,
Im Grund der wie ein Sandstrand ausgespülten Räume
Die mystische Substanz entdecken, die sie nährt?

- O Schmerz! O Schmerz! Die Zeit verzehrt das Leben,
Und diesem dunklen Feind, der uns das Herz versehrt,
Muss alles Blut, das wir verlieren, Kraft und Wachstum geben!

[...]